

Pour le 11 novembre 2009

Il y a 90 ans, dans la plupart des communes de France, les municipalités, encouragées par le gouvernement, construisaient les monuments aux morts comme celui devant lequel nous sommes rassemblés ce matin pour commémorer l'armistice du 11 novembre 1918. La France pansait ses plaies, comme l'Europe tout entière. Le traité de Versailles avait été signé le 28 juin. Il décidait la création de la Société des Nations, dont le monde espérait qu'il pourrait garantir la paix, mais il prévoyait des sanctions terribles pour l'Allemagne écrasée, dont la ruine et l'humiliation ont été le ferment du national-socialisme et le germe de la deuxième guerre mondiale.

Devant ce monument, nous nous recueillons en mémoire des combattants fauchés par la mitraille, empoisonnés par les gaz de combat, écrasés par les obus, transpercés par le fer des baïonnettes. En mémoire aussi de ceux qui ont pu rentrer, certains

démolis dans leur chair par les blessures, d'autres encore solides physiquement mais marqués au fond de leur âme par les horreurs vécues au long de ces quatre années. N'oublions pas non plus les civils, les épouses, les enfants, les parents, privés à jamais des êtres chers.

Le 11 novembre est devenu une fête nationale en 1922, sous la pression des anciens combattants; ainsi est né une sorte de culte républicain, une cérémonie civique destinée, non pas à valoriser la guerre, mais à manifester l'hommage de la Patrie aux citoyens, comme nous le faisons aujourd'hui.

Je dis bien la patrie, car la notion de patrie peut nous rassembler dans la fraternité, alors que l'idée de nationalisme porte le germe du refus de l'autre, du refus de l'étranger, le venin de la haine. Et quelques jours après la mort du grand ethnologue Claude Lévi-Strauss, je voudrais citer quelques mots d'une conférence qu'il a prononcée sous la coupole de l'Académie Française, le 13 mai 2005 : *« J'ai connu, disait-il, une époque où l'identité nationale était le seul principe concevable des relations entre les Etats. On sait quels désastres en résultèrent. Il n'est aucun, peut-être, des grands drames contemporains, qui ne trouve son origine directe ou indirecte dans la difficulté croissante de*

vivre ensemble." L'humanité, poursuivait-il, est devenue "sa propre victime »

Écoutons bien la leçon de Levi-Strauss, ne nous laissons pas abuser par les chants funèbres des nationalistes comme Maurras, Déroulède ou Barrès qu'on a surnommé le rossignol des carnages; ou bien, fredonnons *Göttingen* la chanson plus légère, mais plus humaine, de Barbara,

*Et tant pis pour ceux qui s'étonnent
Et que les autres me pardonnent
Mais les enfants ce sont les mêmes,
A Paris ou à Göttingen*

*O faites que jamais ne revienne
Le temps du sang et de la haine
Car il y a des gens que j'aime,
A Göttingen, à Göttingen*